

**Lettre DU 15 OCTOBRE 1914 de Julien CHRISTOL , adressée à ses parents au cas où il mourrait:**

Recevez mes plus affectueux baisers. Vous avez toujours été bons pour nous; il a fallu qu'une guerre barbare détruise la douce maison de la Varenne où j'ai passé de si bons moments près de vous et de la famille. L'homme propose, Dieu dispose. Adieu, j'aurais aimé vous rendre la vie heureuse que vous avez faites à tous, mais hélas ayez du courage, c'est pour la France et la Justice que votre Julien est mort. Adieu.

**4 décembre 1914**

*Ma bien chère Lucie,*

*Quand cette lettre te parviendra, je serai mort fusillé.*

*Voici pourquoi : Le 27 novembre, vers 5 heures du soir, après un violent bombardement de deux heures, dans une tranchée de première ligne, alors que nous finissions la soupe, des Allemands se sont amenés dans la tranchée, m'ont fait prisonnier avec deux autres camarades. J'ai profité d'un moment de bousculade pour m'échapper des mains des Allemands. J'ai suivi mes camarades, et ensuite, j'ai été accusé d'abandon de poste en présence de l'ennemi. Nous sommes passés vingt-quatre hier soir au Conseil de Guerre. Six ont été condamnés à mort dont moi. Je ne suis pas plus coupable que les autres, mais il faut un exemple. Mon portefeuille te parviendra avec ce qu'il y a dedans. (..)*

*Je meurs innocent du crime d'abandon de poste qui m'est reproché. Si au lieu de m'échapper des Allemands, j'étais resté prisonnier, j'aurais encore la vie sauve. C'est la fatalité.*

*Ma dernière pensée, à toi, jusqu'au bout.*

*Henry Floch*

**Gustave Berthier était un instituteur de la région de Chalon-Sur-Saône, il habitait Sousse en Tunisie et a été mobilisé en août 1914. Ce soldat a été tué le 7 juin 1915 à Bully-les-Mines.**

**Le 28 décembre 1914**

Ma bien chère petite Alice

Nous sommes de nouveau en réserve pour quatre jours, au village des Brebis. Le service tel qu'il est organisé maintenant est moins fatigant. Quatre jours aux tranchées, quatre jours

en réserve. Nos quatre jours de tranchées ont été pénibles à cause du froid et il a gelé dur, mais les Boches nous ont bien laissés tranquilles. Le jour de Noël, ils nous ont fait signe et nous ont fait savoir qu'ils voulaient nous parler. C'est moi qui me suis rendu à 3 ou 4 mètres de leur tranchée d'où ils étaient sortis au nombre de 3 pour leur parler.

Je résume la conversation que j'ai dû répéter peut-être deux cents fois depuis à tous les curieux. C'était le jour de Noël, jour de fête, et ils demandaient qu'on ne tire aucun coup de fusil pendant le jour et la nuit, eux-mêmes affirmant qu'ils ne tireraient pas un seul coup. Ils étaient fatigués de faire la guerre, disaient-ils, étaient mariés comme moi (ils avaient vu ma bague), n'en voulaient pas aux Français mais aux Anglais. Ils me passèrent un paquet de cigares, une boîte de cigarette bouts dorés, je leur glissai « *Le petit Parisien* » en échange d'un journal allemand et je rentrai dans la tranchée française où je fus vite dévalisé de mon tabac boche.

***Marin Guillaumont était instituteur avant la guerre. Il y fut blessé et gazé et mourut huit ans après la guerre, en 1926. Sa femme Marguerite venait de donner naissance à leur fille Lucile lorsqu'il lui écrivait cette lettre :***

*Le 14 décembre 1914*

Garde mes lettres, si je ne revenais pas, elle pourra les lire, plus tard, elle saura que son papa l'a bien aimé. Fais que notre enfant soit digne de toi et de ses grands-parents: elle n'aura pas à rougir de son nom, dis-lui bien que si j'ai pu tirer dans ses affreux moments c'était par nécessité mais que je n'ai jamais sacrifié une vie inutilement, que je réprovoque ces meurtres collectifs, que je les considère comme pire que des assassinats, que je n'ai haï que ceux qui les ont voulus.

***Michel Taupiac dit « François » avait vingt-neuf ans en 1914 Voici un extrait de lettre qu'il a écrit à son ami Justin Cayrou qui ne fut mobilisé qu'à la fin de l'année 1915, parce qu'il avait perdu un œil et que les conseils de révisions ne le déclarèrent bon pour l'armée que lorsque les troupes commencèrent à manquer.***

*Dimanche 14 février 1915*

*Cher ami*

*Quand nous sommes arrivés par ici au mois de novembre, cette plaine était alors magnifique avec ses champs à perte de vue, pleins de betteraves, parsemées de riches fermes et*

jalonnés de meules de blé. Maintenant c'est le pays de la mort, tous ces champs sont bouleversés, piétinés, les fermes sont brûlées ou en ruines et une autre végétation est née : ce sont les petits monticules surmontés d'une croix ou simplement d'une bouteille renversée dans laquelle on a placé les papiers de celui qui dort là. Que de fois la mort me frôle de son aile quand je galope le long des fossés ou des chemins creux pour éviter leur « shrapnels » ou le tac-tac de leurs mitrailleuses.

***Gaston Biron avait vingt-neuf ans en 1914, il était le fils d'une famille de 7 enfants ; sa famille apprit sa disparition à la fin de l'été : blessé le 8 septembre 1916, il mourut de ses blessures le 11 septembre 1916 à l'hôpital de Chartres.***

Samedi 25 mars 1916 (après Verdun)

Ma chère mère,  
[...] Par quel miracle suis-je sorti de cet enfer, je me demande encore bien des fois s'il est vrai que je suis encore vivant ; pense donc, nous sommes montés mille deux cents et nous sommes redescendus trois cents ; pourquoi suis-je de ces trois cents qui ont eu de la chance de s'en tirer, je n'en sais rien, pourtant j'aurais dû être tué cent fois, et à chaque minute, pendant ces huit long jours j'ai cru ma dernière heure arrivée. [...]

Mercredi 14 juin 1916

Ma chère mère,  
Je suis bien rentré de permission et j'ai retrouvé mon bataillon sans trop de difficultés. Je vais probablement t'étonner en te disant que c'est presque sans regret que j'ai quitté Paris, mais c'est la vérité. Que veux-tu, j'ai constaté, comme tous mes camarades du reste, que ces deux ans de guerre avaient amené petit à petit, chez la population civile, l'égoïsme et l'indifférence et que nous autres combattants nous étions presque oubliés, aussi quoi de plus naturel que nous-mêmes, nous prenions aussi l'habitude de l'éloignement et que nous retournions au front tranquillement comme si nous ne l'avions jamais quitté ? [...]

Gaston